

conquérir le bonheur, retrouver le premier bien de ce monde... la liberté !

La même frayeur se lut à nouveau sur la face bistrée de la Bohémienne. Elle secoua encore sa tête étrange, et, tristement :

—C'est impossible ! Il est de si lourdes chaînes qu'on ne saurait les briser... Si Zorka tentait jamais rien de pareil... elle serait plongé dans une prison épouvantable avant que le soleil se fût couché deux fois, si son sang n'était versé jusqu'à la dernière goutte.

—Alors, demanda encore Fabienne, je suis enfermée ici ?

Signe négatif de la Tzigane.

—Oh non ! Son Excellence peut sortir, se promener dans le parc, tant qu'elle voudra... En ce moment la promenade n'est pas agréable... Le parc est couvert de neige et de glace. Mais quand repousseront les feuilles aux branches, quand le chaud soleil ramènera les hirondelles, mademoiselle verra combien le parc est beau ! !

Une angoisse désespérée tordit le cœur de Fabienne.

—Mais c'est qu'elle a l'air certaine de son fait, cette misérable ! Je serai donc enterrée vive ici, pour le reste de mes jours !... Oh ! ma mère !... Mon père !... Maurice !... Je ne vous reverrai donc jamais !

Zorka avait baissé la tête, semblant comprendre et respecter la douleur de sa maîtresse.

Au bout d'un instant elle reprit :

—Si Son Excellence le désirait, cependant, il y a un traîneau, des chevaux... Mirko.

—Qui est-ce ça, Mirko... ?

—Mon mari.

—Le bandit qui m'a enlevée ?... ?

Un silence.

—L'homme aux ours ?

Nouveau silence.

—Jamais !... Que cet ignoble lâche ne paraisse jamais devant moi... ?

Zorka étendit les bras, courba la tête.

—Mirko est comme moi, un malheureux, dit-elle, il est condamné à obéir !... ?

—De quelle race êtes-vous donc ? s'écria Mlle Chaligny, tandis qu'un flot de sang lui montait du cœur aux joues.

—Des esclaves !... et Zorka répéta encore : Nul n'échappe à sa destinée. On ne fait pas sa vie... On la subit.

—Je ne tirerai jamais rien de cette créature, se dit Fabienne.

Alors étendant les mains, elle lui montra ses nombreuses bagues.

—Et ces diamants, ces perles, ces anneaux, si je vous donnais tout cela ?... ?

—Qu'en ferait Zorka ?... Elle ne pourrait pas les porter... Si nous avons été des voleurs, Mirko et moi, nous aurions bien pu les prendre à Son Excellence durant son sommeil... Mais nous ne sommes pas des voleurs... ?

Rien ! Un mur !... Un mur d'airain, celui-là même qu'Horace appelle *Æs triplex*.

—Elle craint un danger épouvantable, se dit Fabienne, toutes les précautions ont été prises !... Pour ceux que j'aime, je suis à jamais perdue !

Cette fois Zorka tenta un effort pour écarter de sa maîtresse les idées de tristesse et de désespoir.

—Son Excellence doit avoir besoin de mes soins, dit-elle, changeant de ton. Si mademoiselle veut se baigner, s'habiller, changer de toilette, je suis là pour l'aider... Un bain la délassera, la reposera... Après, elle dormira si elle en a l'envie... Je veillerai sur elle... si elle a peur... Si elle préfère être seule, elle chassera Zorka d'un geste. Si elle désire la revoir, un doigt sur un bouton, sur un timbre et la nuit comme le jour Zorka se tiendra à ses ordres. Ensuite, si Son Excellence a faim, elle voudra bien me dire ses goûts, ses préférences... Tout ce qu'elle désirera lui sera servi.

Fabienne reconnut alors qu'elle se trouvait excessivement lasse. Bien qu'elle ne fût nullement gênée dans la cage de cuir... bien qu'elle y eût même toutes ses aises, la trépidation du wagon, les cahots, les heurts, tout cela réuni avait amené une très grande fatigue.

Elle se laissa donc déshabiller par Zorka, et, passant dans le cabinet de toilette, se mit au bain, un bain tiède, parfumé, qui la reposa et détendit quelque peu ses pauvres nerfs tant surmenés.

Mais elle profita d'une courte absence de Zorka pour enlever subrepticement ses deux épingles et rattacher, tant bien que mal, ses lourdes tresses au moyen du simple peigne.

Elle cacha soigneusement son précieux trésor, celui qui représentait pour elle l'honneur et la liberté, sous le socle d'un vase de Chine. Et, cela fait, après le bain, elle s'abandonna aux mains de la Tzigane.

Et bien vite, elle s'aperçut combien celle-ci savait se montrer adroite, prévenante, et combien aussi ses doigts agiles prenaient de minutieuses précautions.

Si impassible que fût Zorka, elle ne put retenir un cri d'admiration lorsqu'elle dénoua les admirables cheveux de Fabienne.

Et ce fut alors, au moyen d'un large peigne d'ambre, une prolongée et douce caresse... si bien que, dans la tiédeur de l'atmosphère, l'abienne finit par s'endormir, cédant à l'accablement auquel elle était en proie.

Alors, avec une vigueur dont on eût cru une créature, à formes aussi gracieuses, incapable, elle enleva la jeune fille en ses bras nerveux et la coucha dans le grand lit de milieu.

Elle-même s'étendit au pied du lit sur une large peau d'ours blanc, et bientôt, dans la grande chambre, deux respirations égales prouvèrent que l'abienne et Zorka dormaient toutes les deux du plus profond sommeil.

La nuit était venue. Au dehors, un vent violent secouait les sapins et les mélèzes du parc, et à travers les vitres du large window on aurait pu entendre le tumulte effaré des cimes et des branches.

La porte s'ouvrit tout à coup. Les gonds consciencieusement huilés, roulèrent sans faire le moindre bruit.

Dans l'obscurité profonde, une ombre épaisse et haute s'avança lentement jusqu'aux gradins qu'elle gravit.

Une petite lanterne de voyage, une lanterne sourde s'ouvrit au moyen d'un ressort, laissa filtrer un rayon de lumière tamisé par un verre bleuté.

Ce rayon éclaira vaguement la visage, l'adorable et angélique tête de l'abienne.

—Elle dort, murmura à peine le mystérieux et vivant fantôme.

Puis la lanterne sourde se referma et tout retomba dans la nuit silencieuse et tranquille.

Il faisait grand jour lorsque Fabienne ouvrit les yeux, et ses premiers regards rencontrèrent Zorka assise, les jambes croisées sur le tapis.

La Tzigane attendait le réveil de sa jeune maîtresse, qu'elle salua du plus gracieux des sourires.

Et Fabienne, après ce long sommeil, se sentit reposée, calme, froidement résolue pour envisager la situation aussi cruelle que fantastique en laquelle elle se débattait.

Zorka lui souhaitait le bonjour, Zorka lui apportait une tasse de chocolat toute prête, qui était une véritable ambrosie, puis elle la leva, la vêtit, la peigna comme la veille, lui prodiguant tous ses soins.

Oui !... Mais après ?... Après un succulent déjeuner, une sieste ou un kief plein de nonchalance, de paresse, l'ennui, la désespérance reprirent la malheureuse l'abienne à la gorge.

Debout contre les fenêtres du window, regardant le ciel d'un gris de plomb, elle passa de longues heures les yeux fixés vers l'au-delà, l'inconnu où se trouvaient ceux qui la pleuraient morte.

Le lendemain, comprenant que la même exaltation allait la gagner encore, elle tenta de réagir.

—Voyons, dit-elle, si je me laisse aller à cet accablement, si je ne prends pas sur moi, si je ne trouve pas le moyen de tuer l'idée en mon esprit et en mon âme, de me fatiguer, de m'occuper... avant un mois je serai folle. Il faut tuer le temps, à moins qu'il ne me tue... Je veux garder au cœur, quand même, une espérance... Et pour cela, il me faut conserver toutes mes forces.

Dans le salon, en face du chevalet, se prélassait un piano, une demi-queue de *Steinway*, le grand facteur de New-York. Fabienne, non seulement, déchiffrait à première vue, mais encore exécutait avec un véritable talent les œuvres les plus difficiles des grands maîtres.

Elle vit, qu'en de volumineux cahiers, se trouvaient réunis les classiques. Symphonies et sonates de *Bethoven*, de *Haydn*, de *Mozart*, les œuvres de *Schumann*, celles de *Chopin*... Et aussi les tout modernes. A côté, les partitions italiennes alternaient avec les plus célèbres des artistes français.

En outre d'un supérieur doigté, la jeune fille jouait avec un sentiment exquis, et sa voix, un mezzo-soprano très étendu, lui avait valu, dans bien des salons, des succès aussi nombreux que mérités.

Elle ouvrit le piano, et la voilà s'attaquant à *Chopin*, à *Schumann*, passant en revue la musique française, enfin, jouant plusieurs heures... C'était un moyen de tuer le temps. Zorka allait et venait ; mais quand elle entendit sa jeune maîtresse chanter avec une expression navrante la romance du *Saule d'Othello*, la Tzigane demeura bouche béante, à côté du piano, en proie à une admiration sincère.

Quand l'abienne eut terminé, elle dit que le lendemain elle essaierait de peindre.

Il lui fallait un modèle. Zorka lui en servirait. Et le lendemain elle ébauchait le portrait de la Tzigane, celle-ci se prêtant à la pose avec une obéissance vraiment passive.

—L'homme qui travaille, a dit *Xavier de Maistre*, n'est jamais complètement malheureux".

Il est évident que le travail a le don d'alléger bien des souffran-